

August Hermann Zeiz

**DANSE AUTOUR
DE LA MORT**

Roman

Traduit de l'allemand par Martine Rémon

Préface de Nicolas Beaupré

La dernière goutte

I

Le pavé irrégulier débouche dans un chemin sableux qui longe le canal entre de grands peupliers.

Soudain, toutes les cloches de Gand carillonnent dans l'air doré du soir. Elles annoncent la septième heure.

Le maréchal des logis Dietrich Vorhofen laisse son cheval aller d'un pas lent sur le pavé. Il repère le chemin sur sa carte. Dans le sable, il va au trot. Les dernières maisons du faubourg approchent en sautillant. Des enfants jouent par-devant. Ils crient sur son passage. Un gamin montre son derrière. Maintenant, arbres et prés caracolent autour du cavalier. L'eau du canal chuinte et moutonne le long de la berge. La nuit tombe. Le chemin se perd dans le brouillard. La lueur de grands incendies se précise à l'horizon.

Vorhofen ne pense à rien. Ses mains lâchent la bride à son cheval qui trotte d'un pas régulier. Le porte-carte bat contre le pistolet. Le feu de l'infanterie fume au loin. Vorhofen a les yeux et les oreilles dans le paysage. Il arrive près d'une petite maison sur la berge. Il fait sombre. La porte défoncée repose contre les montants. Les vitres sont cassées.

La nuit est tombée. Un vent frisquet tiraille ses manches, le saisit aux poignets, lui donne le frisson. Une sentinelle d'infanterie ne devrait plus tarder à se montrer. Vorhofen laisse son cheval marcher au pas. Une fusillade se réveille quelque part. Rapide et violente. Soudain, tout redevient calme.

Une lumière vacille dans le lointain. Des chariots roulent avec fracas sur une large route. Des cris résonnent étouffés, sans fin. Le cavalier pique des éperons. Les arbres en forme d'ombres défilent en sautillant. Plus loin. Plus loin.

- Halte-là !

- Que voulez-vous ?

La brusque rencontre avec des hommes fait battre le cœur.

- Où vas-tu ?

- Au château de Meerendré.

- Là-bas, où il y a de la lumière. Fais gaffe... dans les taillis, il y a des francs-tireurs. Deux cyclistes¹ viennent de se faire tirer comme des lapins.

Gauchement Vorhofen sort son pistolet de l'étui. Il longe la berge à cheval. Un chemin mou et humide. L'animal avance craintivement. S'emballe, terrifié devant une maison incendiée qui tend ses chevrons calcinés vers le ciel.

Plus loin. Au trot.

La selle grince un peu. Tout à coup, un claquement comme un fouet très bruyant. Quelque chose siffle et rase

¹ Soldats à bicyclette. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

le cavalier. Une lune mince et chétive se tient derrière les arbres. Au galop.

Un factionnaire à un portail.

– Château de Meerendré ?

– C'est ici.

Vorhofen passe la grille. Une odeur douceâtre, comme de sang, monte du parc automnal.

Il aperçoit une porte noire qui s'entrouvre. Un flot de lumière se déverse par l'entrebâillement. Vorhofen attache son cheval à un arbre et franchit le seuil. La lumière l'éblouit. Des officiers sont assis autour d'une table. Quelqu'un lui demande si on lui a tiré dessus. Il raconte ce qui s'est passé et sort de son porte-carte une lettre qu'on lui a confiée. Un des officiers la prend. Puis, d'une voix calme et ténébreuse, quelqu'un l'invite à retrouver dans la cave les autres estafettes à cheval. Avec ordre d'y rester jusqu'au lendemain matin.

Vorhofen retourne auprès de son cheval, il le conduit derrière la bâtisse où d'autres sont déjà attachés. Il retire le mors, caresse l'animal, lui donne à boire et à manger. Puis il descend à la cave où il a reçu l'ordre d'aller.

Trois hommes sont assis sur des caisses autour d'un tonneau sur lequel une bougie brille. Ils jouent aux cartes. « As d'atout ! » hurle l'un. Il est légèrement ivre. Ça sent le vin et le tabac. Quelqu'un dort allongé dans un coin. Il ronfle et râle.

– Tiens, bois un coup, dit un type debout à côté de Vorhofen.

Il lui tend une boîte de conserve remplie d'un vin jaune. Le vin sucré rougeoie et verdoie dans le récipient.

On lui passe un bol de soupe et un morceau de pain. Vorhofen avale goulûment la nourriture offerte. Puis s'assoit dans un coin, sur un sac de paille, roulé dans sa capote, et veut dormir. Les sens assoupis, il les entend qui parlent.

– Il y avait quatre types. Et aussi une femme. La bonne femme, je lui ai défoncé le crâne d'un coup de crosse.

– Oui, elle s'est jetée sur moi avec le couteau à pain. Les types avaient des carabines.

– On les a refroidis.

Nerveux, les chevaux piaffent et halètent devant le soupirail. Le matin souffle une lumière froide et humide par la petite ouverture. On appelle Vorhofen. Quelqu'un lui donne une tape sur l'épaule. Il se redresse en soupirant. On lui tend une lettre. Titubant, encore tout ensommeillé, il va vers son cheval, le prépare et l'enfourche pour s'enfoncer dans le matin brumeux.